From *Annual of Armenian Linguistics*
Volume 3, 1982

'Lièvre' et 'courrier' en arménien et en iranien

ANAHIT PÉRIKHANIAN

Institut vostokovedenija, Leningrad

1. Arm. napastak 'lièvre'

Le mot *napastak* que l'on trouve attesté à partir des plus anciens textes arméniens, est le seul vocable pour 'lièvre' en arménien classique, le seul en arménien moderne également. On en connaît nombre de formes dialectales tels que *lapʿusdog* (Zeytoun), *ləpəstrak* (Makou), *lapəstrak* (Van), *lapəstrag* (Bitlis), *labəstrag* [(Moush), *labəzdrag*] (Alaškert), *alapəstrak*/*alapastrak* (Erévan), aləbástrak (Karabagh) et autres.[1]

Il s'agit clairement de diverses défigurations de *napastak*, forme primaire, et l'on en trouve déjà des exemples dans les textes du moyen âge, chez Vardan d'Aïguek (XII — XIII ss.; *alapaztrak*/*lapastak*) et chez Thomas de Mecopʿ (XIV — XV ss.; *lapastak*). Ce fait n'est pas à surprendre, le nom de cet animal ayant été soumis au tabou dès l'époque préhistorique. Dans la plupart des langues indo-européennes les désignations du 'lièvre' remontent à i.-e. *k̑as-o-, *k̑as-en- '(le) gris', lequel est bien un "cache-nom" (Deckname). Il est de même avec le mot grec λαγωός (*hom.*), λαγώς (att.), de* λαγ(ο)-ω[υ]ος[2] litt. 'aux oreilles pendantes'. Un "cache-nom" analogue pour 'lièvre' est connu en iranien (cf. pehl. *xargōš*, pers. *xarguš*, sogd. *γrγwšk* litt. 'aux oreilles d'âne', ossète tærqūs : tærqos litt. 'aux longues oreilles'), en géorgien (*Kʿurdgeli*, au lieu de *qurdgeli qur* 'oreille' + *dgeli* 'long') et même en berbère (*bu imezgīn* 'animal aux longues oreilles'[3]).

Notons ensuite que les transformations dialectales de *napastak* sont, elles aussi, très caractéristiques d'un vocable taboué. C'est l'initiale du mot qui s'en est trouvée atteinte,[4] alors que l'intrusion de [-r-] après le groupe [-st-] ne saurait être interprétée comme un trait dialectal, ni comme une survivance, dans les dialectes, de [-r-] qui aurait été propre à la "forme ancienne" du vocable, mais qui ne se serait pas conservé, selon H.Adjarian (loc. cit.), dans celle de l'arménien classique. Une pareille survivance n'ayant pas d'exemples en arménien, il est impossible d'accepter la reconstruction (arm. **napastrak*) fondée sur ce postulat et que H.Adjarian propose sans essayer de l'appuyer d'une analyse étymologique. En ce qui regarde les formes dialectales, il s'agit bien de défigurations

issues d'un tabou. Pour expliquer ce mot, il faut donc partir de la forme attestée dans les textes les plus anciens, dont la traduction arménienne de la Bible.

L'aspect phonétique de arm. *napastak* fait penser à un emprunt à l'iranien, bien que le vocabulaire connu de l'iranien ne paraisse pas comporter de mot issu de iran. **nipastaka-* signifiant 'lièvre'. Toutefois, le vocable arménien ne pouvant refléter que le mot parthe **nipastak*,[5] c'est bien cette forme qu'il faut expliquer. Il s'agit, évidemment, d'un adjectif verbal substantivé, iran. **nipasta-ka-* (de **ni* + *pat-* 'voler/tomber', ou bien de **ni* + *pad-* 'tomber') 'qui se terre, qui se blottit contre terre'. Partant de ce sens primitif, il n'est guère difficile de supposer pour ce mot un emploi au figuré à l'acception de 'peureux', 'timide'. Or, 'peureux', 'timide' est un épithète communément appliqué au lièvre. Il suffit d'évoquer ici gr. *πτώξ* 'qui se blottit, se terre' → 'peureux' (de *πτα-/πτω-*, i.-e. **pteH-*; cf. le verbe *πτώσσω* 'se blottir de frayeur'), épithète de *λαγωός* 'lièvre' chez Homère (Il. 22, 310; cf. Il. 17, 676), chez Eschyle (Eum. 326; emploi métaphorique). Devenu courant, ce qualificatif était employé en tant que nom générique de cet animal, cf. *ἄπτωξ* 'sans lièvres', *πολύπτωξ* 'riche en lievres'.

Ainsi arm. *napastak* nous permet de restituer une ancienne désignation du lièvre en iranien. C'est un "cache-nom", comme le sont tous les autres appellations iraniennes du lièvre, que ce soient les mots mentionnés plus haut, ou les représentants de iran. **saha-* (<i.-e. *k̂ās-o-*'le gris'): avest.* *saŋha-* lequel nous est parvenu en transcription pehlevie *shwk*,[6] khot. *saha-*, afgh. *soy*.

2. Arm. surhandak 'courrier'.

Ainsi que le mot étudié ci-dessus, arm. *surhandak* 'courrier' est attesté depuis le V s., dans la Bible notamment, mais en d'autres textes aussi. Son sens — le mot traduit gr. *ταχυδρόμος* — est clair, son origine parthe ne fait aucun doute. Or, malgré plusieurs tentatives de l'expliquer, ce mot échappait à une analyse satisfaisante. H.Hübschmann y voyait une formation à suffixe *-andak*, formation analogue à celle de *bavandak*, *ž̄ivandak*.[7] H.W.Bailey le prenant — et à juste titre — pour un composé, essaie de l'expliquer en divisant la forme arménienne en deux éléments constitutifs, *sur* et *handak*, dont le second serait à rapprocher de *handak* 'rapide' *handāčišn*, *handāčēt*, mots pehlevis figurant dans la traduction de l'Avesta où ils rendent avest. *vōiϑwa-*, *vyeiti*, ainsi que de khot.

hamdajsāre 'ils galopent'.[8] Pour le premier composant, il hésite entre arm. *sur* 'aigu' et ossète *sūryn* : *syrd* / *sorun* : *surd* 'expellere', 'chasser; poursuivre', mais sans ajouter grande, créance à aucun de ces rapprochements. Cette analyse a été acceptée par O.Szemerényi.[9]

De l'explication fournie par H.W.Bailey nous ne retiendrons ici que deux points, en les modifiant de façon essentielle. Il s'agit bien d'un composé, mais d'un composé iranien (= parthe) et emprunté comme tel: le mot n'a pas été créé sur le sol arménien avec des éléments empruntés ou mixtes. Il comporte, en tant que son second composant, un dérivé de la racine **tāk-* 'courir etc.', mais un dérivé non-préfixé, le même qu'on voit en parthe *mwǰdgd'g* (= *muždagdāg*) 'messager'; cf. m.-perse *myzdgt'zyh* (= *mizdagtāzīh*) 'message, Evangiles', sogd. *mwzt'k* 'gospel-bearer', c.-à-d. dans les vocables au sens très proche de celui du mot arménien.

L'original parthe de arm. *surhandak* 'ταχυδρόμο ' se laissant restituer comme **suhrandāk*, il nous paraît possible de le ramener de iran. **sudram-tāka-* litt. 'qui court en hâte.' Le premier constituant de ce composé présenterait alors un adverbe **sudram*, bâti sur iran. **sudrá-* (adj.) 'hâtif, pressé.[10] Quant à iran. **sud-* 'se hâter, se presser', ce radical est largement attesté en sogdien, [11] peut-être aussi dans le Psautier pehlevi (194, 5: *swd'tyš'n*). Il existait, en parthe, un substantif **sōd* 'hâte' qui s'annonce en arm. *-soyr* des composés *aršawasoyr* (Agathange), *galtasoyr* (Lewond), ainsi que dans le verbe *suram* 'se hâter, courir, se précipiter' (Eznik, Philon, Moïse de Khorène). Qui plus est, l'on peut signaler en arménien même les traces de l'adjectif **sudrá-* dont la forme parthe **suhr*, passée en arménien, y a donné arm. **surh* qu'il est facile à déceler dans le verbe dénominatif *surham*, *surhanam* 'se presser, galoper, courir'.

Parmi les textes manichéens de la collection de Berlin récemment mis au jour par W.Sundermann, il se trouve un fragment (M 466a) contenant dix lignes d'un texte parabolique en dialecte moyen-perse.[12] La première ligne porte: *swhrdr hynd*. C'est la fin d'une phrase dont le commencement ne nous est pas parvenu. L'éditeur la traduit (avec un point d'interrogation, bien sûr) par 'ils sont plus rouges ("röter sind sie")', prenant *swhrdr* pour le comparatif de *suxr* 'rouge'. Or, outre que l'orthographe du mot s'y oppose, — *suxr* 'rouge' s'écrit avec *ḥēt* et non avec *hē*, dans les textes de Turfan les cas d'un flottement de ces deux lettres étant rarissimes, — le contenu de la phrase suivante n'authorise point cette

interprétation. Le contexte se laisse restituer ainsi. Deux ou trois hommes entrevoient sur la route un cavalier allant au galop. Alors, pour le rattraper, ils prennent une allure plus rapide (*swhrdr hynd*). L'ayant regagné, ils lui posent une question: "Cavalier (*'sw'r*), qui es-tu, toi, qui vas à si grande allure (*ky 'ydwn shynyh' dw'ryh*)?" Et le cavalier leur raconte, qu'il vient d'être assailli par un malfaiteur (*dwjn'm* 'mal-famé') et qu'il a reçu des blessures. La conclusion à en tirer est claire: c'est bien l'adjectif *suhr* (<*sudra-*) 'pressé, se hâtant' que ce fragment nous assure.

FOOTNOTES:

[1]Voir H. Ačarean, *Hayeren armatakan bafaran III*, Erévan, 1977 (2 éd.), p.428-429.

[2]E.Schwyzer, *KZ* 37 (1904), p.146 suiv.; voir aussi O. Szemerényi, *Studi micenei* 3 (1967), p.85 suiv. (<*λαγωFής).

[3]L'appellation berbère est citée par E.Benveniste, *Die Sprache* I (1949), p.119.

[4]Pour ce trait voir W. Havers, *Neuere Literatur zum Sprachtabu*, Wien, 1946, p.123-125.

[5]Le flottement de timbre (i / a) de la voyelle du préfixe - arm. *nahanǰ* parthe *nihanǰ* (cf. parthe man. *nhynǰ*) nous en donne un autre exemple — est largement attesté en persan où il pourrait etre de date plus ancienne qu'on ne le pense.

[6]Voir G. Klingenschmitt apud. M.Mayrhofer, *Etym. Wb. d. Altind.*, III, 316-317.

[7]H. Hübschmann, *IF* X (1899), Anzeiger, p.36.

[8]H. W. Bailey, *BSOAS* 20 (1957), p.56; 21 (1958), p.531-533; id., *Prolexis to the Book of Zambasta*, Cambridge, 1967, p.386.

[9]O. Szemerényi, "Studies in I-E Kinship Terminology," *Acta Iranica*, 16, Téhéran — Liége, 1977, p.84.

[10]Pour la composition cf. sanscr. *satyàm-ugra-*, *saman-bhumī*, *sākam-úks-* et autres; voir J. Wackernagel, *Altindische Grammatik*, II, I Göttingen, 1905, p.67-69.

[11]Voir W. B. Henning, *BSOS* 8 (1936), p.585, n.3 = *Selected Papers*, p.409.

[12]W. Sundermann, *Mittelpersische und parthische kosmogonische und Parabeltexte der Manichäer*, Berlin, 1973, p.100, 134.